



Jean-Louis Gouraud

le pérégrin émerveillé

avec un texte inédit de Raspoutine

Arts équestres
ACTES SUD

**PRIX RENAUDOT
POCHE 2013**

Extrait de la publication

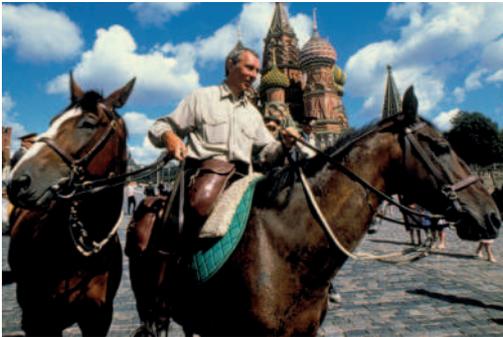
PRÉSENTATION

C'était il y a vingt ans, c'était il y a un siècle.

Le 1^{er} mai 1990, Jean-Louis Gouraud, atteint d'une crise aiguë de bougeotte, quitte la région parisienne avec deux chevaux – deux trotteurs français –, Prince-de-la-Meuse et Robin. Il emporte avec lui très peu de bagages, mais quantité de papiers: permis, visas, certificats vétérinaires, sanitaires, douaniers. Il doit franchir, en effet, de nombreuses frontières: traverser les deux Allemagnes, la Pologne et pénétrer, enfin, en URSS.

Il est le premier Occidental autorisé à entrer à cheval en Union Soviétique. C'est Gorbatchev lui-même qui a donné son accord. Gouraud arrive à Moscou le 14 juillet après avoir parcouru 3333 kilomètres en 75 jours: quarante-cinq kilomètres par jour en moyenne. Sinon un record, au moins une performance.

Accueilli en héros, il offre, comme il s'y était engagé, ses deux chevaux à Gorbatchev – mais les reprend, dans des conditions rocambolesques, dès que ce dernier est renversé et « remplacé » par Eltsine.



En vingt ans, Gouraud a souvent refait – pas toujours à cheval – le voyage et revu ceux qui l'ont accueilli (plus ou moins bien) lors de son premier parcours. Certes, rien n'est plus comme avant: l'Allemagne est réunifiée, la Pologne intégrée à l'Union Européenne, et l'URSS a été remplacée par des républiques qui ne croient plus au communisme, et pas tout à fait encore au libéralisme.

Rien n'est plus comme avant, mais qu'est-ce qui a vraiment changé?

Les nombreuses notes prises par Jean-Louis Gouraud au cours de ses allers et retours vont bien au-delà de l'anecdote. Il ne s'agit pas ici du simple récit d'un exploit, mais du portrait équestre d'un empire où, comme chacun sait, en tout homme sommeille un cosaque. Histoire, littérature, élevage, religion: rien n'échappe à la curiosité du globe-trotteur, qui alimente ainsi sa réflexion sur l'art de voyager dans le temps et l'espace.

Après avoir sillonné en tous sens les immensités russes, de la Carélie à la Bouriatie, de la Volga au Baïkal, de la Kalmoukie à la Iakoutie, pour y voir, toujours, des chevaux, Gouraud rend ici hommage à un des plus grands novellistes russes, Nicolas Leskov, auteur d'un chef-d'œuvre connu en France sous le titre *Le Vagabond enchanté*, qu'il aurait préféré voir traduit autrement: *Le Pérégrin émerveillé*, par exemple.

Ses pérégrinations, en tout cas, l'ont amené à s'intéresser à d'autres pérégrins, dont le plus illustre est le sulfureux Raspoutine, dont il a découvert un texte étrange qui, curieusement, n'avait jamais été traduit, et dont il donne ici la primeur.

JEAN-LOUIS GOURAUD

Célèbre dans le monde du cheval, Jean-Louis Gouraud est l'auteur d'anthologies, de romans (dont l'un d'eux a inspiré à Bartabas son film Chamane) et de nombreux ouvrages encyclopédiques sur le cheval. Il dirige la collection Arts équestres aux éditions Actes Sud.

© 2012 ACTES SUD
ISBN 978-2-330-01525-1
Réalisation: Mireille Lejeune

Jean-Louis Gouraud

Le pèlerin émerveillé

Paris-Moscou et retour(s)

Arts équestres
ACTES SUD

Illustration de couverture :

Jean-Louis Gouraud monté sur Prince-de-la-Meuse
et tenant en main droite Robin, vu par Philippe Meyrier.
(dessin au crayon, novembre 2004).

Quatrième de couverture :

L'arrivée sur la Place Rouge le 14 juillet 1990 (DR).

AU DÉPART, L'INTENTION ÉTAIT SIMPLE : RACONTER enfin l'aventure que j'ai vécue, voici plus de vingt ans, entre le 1^{er} mai et le 14 juillet 1990. Un long voyage à cheval, de Paris à Moscou, soit 3333 kilomètres, couverts en soixante-quinze jours. Une belle histoire d'amour entre un homme et ses chevaux, sans doute. Mais est-ce suffisant pour mériter un livre ? J'ai longtemps pensé que non.

Alors, pourquoi m'y mettre aujourd'hui ? Je n'aurai pas la coquetterie de dire que c'est pour répondre à la demande générale, ce serait ridicule. Et pourtant ! C'est, en partie, à la demande de quelques-uns, qui se sont évertués à me jurer que si, que ce serait passionnant. J'espère qu'ils ne seront pas trop déçus. Toutefois, ce ne sont pas ces amicales exhortations qui ont constitué l'élément déclencheur.

En fait, l'intérêt de mon entreprise ne m'est apparu que longtemps après, découvrant peu à peu qu'elle s'était déroulée à un moment qui était, lui, réellement extraordinaire. Un moment crucial. À la charnière de deux époques. Sur la ligne de fracture entre deux âges.

Le véritable changement de siècle, en effet, n'a pas eu lieu en l'an 2000 (ni en 2001) – mais en 1990. C'est là que tout a basculé. Que le mur de Berlin a été abattu, le rideau de fer levé, le communisme balayé – n'offrant plus aucune retenue au déferlement des idéologies libérales. Terme élégant pour désigner, en réalité, l'absence de toute

idéologie, de toute autre valeur que celle de l'argent. De là proviennent la plupart des grands phénomènes qui ont marqué ces deux dernières décennies : le retour des religions, la montée des intégrismes, le recours au terrorisme. Puisqu'on ne pouvait plus croire aux grandes idées, ni se fier aux grandes doctrines, on s'est remis à croire en Dieu. Puisque l'économie triomphait définitivement de la politique, la Chine a décidé de privilégier la première, au point d'atteindre un poids tel que les équilibres du monde en sont aujourd'hui bouleversés.

Et moi, pendant ce temps-là, je me baladais benoîtement à cheval, sur la crête de cette haute montagne en formation, qui allait bientôt servir de frontière, marquer la césure entre deux périodes de l'histoire du monde.

Une autre image m'est souvent revenue – après coup – comme dans un dessin animé : celle d'un petit bonhomme galopant sur un pont qui s'effondre derrière lui.

Le paysage que je contemple lorsque je me retourne n'a plus grand-chose à voir avec celui qui s'offrait devant moi. C'est ce que j'ai vérifié, année après année, en retournant souvent en Russie. Tout spécialement au printemps 2001 lorsque, suivant au plus près l'itinéraire de mon voyage à cheval, je repassai – en voiture cette fois – par les deux Allemagnes qui n'en étaient plus qu'une, par la Biélorussie et la Russie qui n'étaient plus soviétiques.

On ne pouvait pas encore mesurer vraiment l'ampleur des bouleversements à venir lorsque je fis un premier bref récit de mon voyage équestre. Je l'avais rédigé en hâte, avant de repartir pour d'autres aventures (d'un genre différent), à la demande de mon ami Chérif Khaznadar, le fondateur de la Maison des Cultures du Monde. Il en avait fait le centre d'un numéro de la belle revue qu'éditait alors son institution.⁽¹⁾ Dans une préface enthousiaste, il parlait de ma petite escapade comme de « l'exploit le plus étonnant de cette fin du XX^e ». Au-delà de l'excès tout oriental d'une telle formule, il faut reconnaître qu'elle n'était pas complètement fausse, en ce sens que 1990 clôturait en effet, avec dix ans d'avance, non seulement un siècle, mais même un millénaire, pourtant inachevés.⁽²⁾

1. *Internationale de l'Imaginaire*, n° 15/16, hiver 90/printemps 91 : « Un petit cheval dans la tête ».

2. À noter, bien que cela n'ait peut-être aucun rapport direct avec ce qui précède : selon le calendrier chinois, 1990 est une Année du Cheval. Coïncidence ?

Pourquoi raconter si longtemps après une aventure vécue voici plus de vingt ans, c'est-à-dire à une époque où un bon quart de la population actuelle n'était pas encore né ? Une époque que les écoliers d'aujourd'hui, auxquels on n'enseigne plus très clairement la chronologie, auront du mal à situer. Avant ou après Vercingétorix ? Avant ou après Jeanne d'Arc ? Avant ou après Napoléon ? Une époque, en tout cas, quasi préhistorique, puisque l'histoire contemporaine ne commence, en effet, qu'après la chute du mur de Berlin.

La réponse à cette question m'est venue, comme une révélation, au cours de l'année 2010. Pour moi, une année très chargée de symboles. Une année sur mesure, puisqu'on y célébrait en même temps l'Afrique et la Russie, ces deux mamelles du monde auxquelles je me suis nourri, grâce auxquelles je me suis enrichi. Paris et Moscou, en effet, avaient convenu de faire de 2010 une « Année croisée » franco-russe, marquée par de nombreuses manifestations d'intérêt et d'amitié réciproque, tandis qu'en France on célébrait – simultanément – le cinquantième anniversaire des indépendances africaines.⁽³⁾

Quelqu'un se souvint alors que 2010 était aussi l'anniversaire de mon voyage, et décida qu'il fallait le commémorer de digne façon. C'est ainsi qu'on fit de moi l'invité d'honneur du Salon du Cheval de Saint-Petersbourg, dont la cérémonie d'ouverture avait lieu le 1^{er} mai, vingt ans précisément après mon départ. L'accueil qu'on me réserva, l'incroyable curiosité dont je fus l'objet, la soif de connaissance que je ressentis chez mes hôtes, y compris les plus jeunes, acheva de me persuader de me lancer dans cette nouvelle aventure qu'est l'écriture de ce livre.

Une aventure ? Sans vouloir répéter bêtement mon pari d'il y a vingt et quelques années, j'ai essayé tout de même d'en faire un challenge. Je lui ai consacré le même temps, exactement, qu'au voyage lui-même : soixante-quinze jours. J'espère que cela ne se ressentira pas trop.

Ce n'est pas le seul risque que je prends. En Russie, il ne fait pas toujours bon de raconter ses déplacements et d'assortir ses récits de commentaires. Il faut se souvenir, par exemple, de la mésaventure

3. Ainsi que le centième anniversaire de la mort de Léon Tolstoï!

d'Alexandre Radichtchev, dont le « Voyage de Pétersbourg à Moscou », ayant eu le malheur de déplaire à la Grande Catherine, lui valut l'exil en Sibérie.⁽⁴⁾

Sauf que moi, une petite balade en Sibérie, je n'aurais rien contre.

4. Quelques mois seulement avant la parution du présent ouvrage, le jeune écrivain-voyageur Sylvain Tesson a publié le récit de son exil (volontaire) au cœur de la taïga, sous le titre « Dans les forêts de Sibérie » (Gallimard, 2011). Ovationné par une presse unanime, couvert de prix et récompenses, ce sympathique journal d'ermitage a été également plébiscité par le grand public : plus de 200 000 exemplaires vendus !

Six mois auparavant, Sylvain Tesson avait supervisé le contenu du numéro 6 de la revue *Cheval-Chevaux* (éditions du Rocher, 2011) consacré au cheval, bien sûr – mais au cheval considéré comme moyen d'évasion. D'où le titre de ce numéro : « En cavale ».

Dans son introduction, Sylvain veut bien me rendre un hommage appuyé en soulignant que je suis « un écrivain dont la pensée procède par emboîtements, par circonvolutions et par associations. »

À ce stade, on peut se demander s'il s'agit réellement de compliments. La suite est plus explicite, et ne laisse aucun doute sur les intentions de Sylvain : « Gouraud revient au cœur de son sujet après de grands détours. Filer une historiette sans rapport apparent avec la thématique centrale pour s'en rapprocher par cercles concentriques et finalement taper dans le mille est tout à fait caractéristique de la technique gouraldienne. Il suffit pour s'en convaincre de lire dans l'un des nombreux livres de Jean-Louis ces chapitres ornements de notes, agrémentés d'apartés, de parenthèses, d'incises et d'inclusions, lesquels finissent par former un tout chatoyant, homogène et exhaustif à la manière de la mer dans une toile de Signac, des facettes d'un vitrail ou des carrés d'une mosaïque romaine dont on distingue au début la singularité avant d'en saisir l'ensemble. »

Pour me conformer, peut-être, à cette « technique », j'ai truffé le présent ouvrage de notes et renvois, si longs parfois que le renvoi ne peut toujours trouver place dans la page même de la note – ce qui a contraint à quelques contorsions dans la mise-en-page !

chapitre 1

« LES CHEVAUX SONT INTELLIGENTS.
JE LES COMPRENDS ET ILS ME COMPRENNENT »

Nicolas Leskov

Il y a des chevaux comme cela, qui ne deviennent réellement adultes que vers l'âge de cinq, six ans. On dit qu'ils sont tardifs.

Les Russes sont de grands tardifs. Pas les chevaux russes, non : les hommes, les arts, la civilisation.

Tandis que l'Europe occidentale connaissait, dès le début du XV^e siècle, une formidable éclosion intellectuelle qu'on appelle la Renaissance, la Russie restait endormie dans une sorte de moyen âge interminable. Tandis qu'au XVIII^e siècle un fantastique courant philosophique traversait la France, l'Allemagne et l'Angleterre, la Russie, elle, ne paraissait guère pressée de sortir du sommeil profond dans lequel elle demeurait engourdie : tandis que le reste de l'Europe vivait son Siècle des Lumières, la Russie restait plongée dans l'obscurité. Et l'obscurantisme. Congelée dans un éternel hiver de l'esprit.

Et puis soudain, aux tous débuts du XIX^e siècle, une espèce de printemps. L'ours russe sort de sa trop longue hibernation. Il s'étire, il s'ébroue, et fait preuve subitement d'une incroyable vitalité.

La nature russe se réveille, et tout bourgeoonne en même temps. Les idées, les arts, les sciences, la société. En 1861, le tsar Alexandre II met fin – pas trop tôt ! – au servage, qui sévissait encore dans son Empire, près d'un siècle après que la France ait aboli le féodalisme et proclamé la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.⁽¹⁾

1. Dans le domaine religieux aussi, la Russie a été tardive, n'ayant commencé à se christianiser que mille ans après la mort du Christ. « Jusqu'au XIX^e siècle, il n'y a pas de théologie russe. Tout est traduit du grec ou accessoirement du latin », écrit Jean Laloy, le traducteur des « Récits d'un pèlerin russe » (voir plus loin la note 10).

Mais c'est dans le domaine artistique que le phénomène est le plus spectaculaire. Certes, des tréfonds de l'âme russe avait surgi depuis longtemps une culture populaire d'une indiscutable richesse. Mais s'il y avait bien un admirable folklore, il n'y avait pas de musique russe. S'il y avait bien des merveilleux contes, il n'y avait pas de littérature russe. Si bien des icônes pouvaient être de véritables chefs-d'œuvre, il n'y avait pas de peinture russe.

Et voilà que, tout à coup, au milieu du XIX^e siècle émergent quantité de peintres, d'écrivains, de musiciens. Qui rattrapent, en quelques années seulement, des siècles de retard, et installent d'emblée la Russie au même niveau d'excellence que les autres grandes nations artistiques.

En musique, c'est presque simultanément Borodine, Moussorgski, Tchaïkovski et Rimski-Korsakov, bientôt suivis, à la fin du siècle, par Skriabine, Rachmaninov, puis, plus tard encore, Stravinski et Prokofiev.

En peinture également, on assiste au surgissement soudain d'une cohorte d'artistes d'une extraordinaire vitalité. Après Brioulov (né la dernière année du XVIII^e siècle), le mouvement dit des Ambulants – parce que, voulant donner au peuple le goût pour les beaux-arts, ils n'hésitaient pas à aller peindre et exposer jusqu'aux coins et recoins les plus reculés de la campagne russe – regroupa à partir des années 1870 une nichée d'artistes talentueux (Chichkine, Gay, Ivanov, Levitan, Polenov, Prianichnikov, Sourikov) parmi lesquels trois ou quatre portraitistes de génie : Perov, Serov, Kramskoï et surtout, bien sûr, Repine.

Dans le domaine des lettres, c'est plus flagrant, plus spectaculaire encore. On peut dire, en effet, qu'avant Pouchkine (né comme Brioulov en 1799), non seulement la littérature – une littérature digne de ce nom – était inexistante, mais que même la langue faisait défaut. Il n'est pas exagéré de dire que la véritable langue russe, la langue écrite, a été créée par Pouchkine, qu'elle est née de son œuvre. Avant lui : quelques tentatives, quelques balbutiements. Après lui : une formidable tornade. Une bousculade d'écrivains parmi les plus grands de l'histoire de toutes les littératures. Tolstoï et Dostoïevski, bien sûr.

Mais aussi Gogol, puis Tchekhov, puis Gorki. Mais encore Tourgueniev et Kouprine. Et cent autres, qui ont porté la littérature russe au pinacle des lettres mondiales.

Parmi ceux-ci, il en est un pour lequel j'ai une sorte d'affection particulière, mais dont, inexplicablement, on ne parle jamais. Ou très peu. Ou trop peu. C'est Nicolas Leskov (1831-1895).

Il est pourtant l'auteur d'une œuvre considérable. Ses œuvres complètes, éditées de son vivant (à l'exception du dernier tome) occupent douze forts volumes. Ses contemporains les plus fameux, Tolstoï et Tchekhov en tête, lui ont manifesté leur estime, voire leur admiration. Les plus grands peintres de l'époque – Repine, Kramskoï, Serov – ont voulu le peindre.⁽²⁾ Mais, malgré ces témoignages de considération, malgré quelques succès, il ne parvint jamais à sortir complètement de l'espèce de purgatoire dans lequel il fut relégué, à la suite de la publication d'un malheureux article dans une gazette de Saint-Pétersbourg – un an seulement après son arrivée, en 1861, dans la capitale de l'Empire.

C'est l'époque des grandes et courageuses réformes engagées par le tsar Alexandre II: abolition du servage, réforme de la justice, de l'administration, de l'instruction publique. Leskov, qui a passé l'essentiel de sa vie dans les profondeurs de la campagne russe, découvre à Saint-Pétersbourg un tout autre monde. Il n'est pas sûr qu'il s'y sente vraiment à l'aise. Lorsqu'éclatent en plusieurs lieux de la ville des incendies criminels, plusieurs voix se font entendre pour les attribuer à des étudiants révolutionnaires. Leskov veut les défendre, et rédige pour un journal local, *L'Abeille du nord*, un article ambigu, maladroit, en tout cas assez confus pour prêter... à confusion. Alors qu'il s'y indigne de la propagation de rumeurs malveillantes et réclame à la police de faire ce qu'il faut pour y mettre un terme, son texte, publié le 30 mai 1862, est interprété, au contraire, comme un acte d'accusation contre les étudiants, contre les révolutionnaires: le voilà aussitôt catalogué comme réactionnaire, taxé de suppôt de la police. On le regarde d'un drôle d'air, on le tient à l'écart, il reçoit des menaces. Leskov décide alors d'aller respirer un autre air: il vient à Paris

2. Repine entreprit un portrait de Leskov à la fin de l'année 1888, mais renonça à la troisième séance tant son modèle manifestait son agacement à poser. Il se montra plus docile, quelques années plus tard (1894) avec Serov: le sympathique portrait qu'il fit alors de l'écrivain est aujourd'hui visible à la Galerie Tretiakov (Moscou).

– et c’est là qu’il achève, en toute tranquillité, sa première véritable œuvre littéraire, « Le Bœuf musqué » – qui ne sera traduit en français que plus d’un siècle plus tard.⁽³⁾ C’est à Paris aussi qu’il fête, dans un petit restaurant de la rue Vavin, la Noël 1862.

De retour à Saint-Pétersbourg, Nicolas Leskov aggrave son cas en publiant un roman (connu en français sous deux titres différents : tantôt « Sans issue », tantôt « Vers nulle part ») dans lequel il met en scène et oppose « plusieurs types de révolutionnaires et de libéraux » n’ayant de la vraie vie qu’une vision abstraite, et donc « incapables de trouver les moyens efficaces de réformer la société et de soulager la misère du peuple ».⁽⁴⁾ Voilà à nouveau Leskov classé, et cette fois définitivement, parmi les indémodables réactionnaires. Un peu comme un écrivain « de droite » pourrait être, aujourd’hui en France, ostracisé par l’intelligentsia, forcément « de gauche ».

Cet anathème se serait probablement transformé en excommunication aux temps soviétiques si un des évangélistes du réalisme socialiste, Maxime Gorki, ne lui avait offert une rédemption en faisant son éloge, en soulignant son importance, et en se déclarant lui-même l’humble continuateur de celui qu’il considérait comme un de ses maîtres.

Ce ne sont évidemment pas ces considérations, qu’on pourrait qualifier de politique intérieure, qui peuvent expliquer la relative indifférence dont on a fait preuve, en France, à l’égard de son œuvre, pourtant abondante, savoureuse, pittoresque, et « tellement russe ». Une des explications plausibles à cette incompréhensible bouderie est celle que donne Catherine Géry dans un excellent article⁽⁵⁾ consacré aux difficultés de traduire en français certains auteurs russes. « Le classique russe, écrit-elle, est confiné dans un espace à trois dimensions : celui d’un genre (le roman), d’un mode de discours (le réalisme) et d’une époque (le XIX^e siècle). Un auteur dont l’œuvre faillirait à l’une de ces conditions se verrait dénier toute prétention au titre de classique. C’est le cas de Nicolas Leskov, qui ne peut revendiquer réellement que son appartenance au grand siècle de la littérature russe. Ses expérimentations dans le domaine du genre et de

3. « Le Bœuf musqué » suivi de « L’Épouvantail » et de « La Rapine », traduction et présentation par Sylvie Luneau (*L’Âge d’Homme, classiques slaves*, 1969).

4. Résumé emprunté à Sylvie Luneau, une des meilleures connaisseuses françaises de l’œuvre de Nicolas Leskov.

5. Dans le numéro de novembre 2004 de la revue *Page des Libraires* (13 rue de Nesle, 75006 Paris) consacré à « La Russie des livres ». Maître de conférence à la faculté de langues étrangères de Bordeaux, Catherine Géry est l’auteur de l’excellente traduction de « Le Gaucher et autres récits » de N.S. Leskov parue en 2002 aux éditions de l’Âge d’Homme.

la langue font de sa prose un objet trop étrange et sans doute trop baroque pour entrer dans le cadre du roman réaliste russe » classique.

C'est bien vrai, il faut le reconnaître, la prose de Nicolas Leskov n'entre dans aucune des catégories littéraires connues ou reconnues. Les œuvres qu'il a produites, par dizaines, ne sont pas à proprement parler des romans : trop courts pour mériter cette appellation. Trop longs pour être des nouvelles. On a essayé de les définir comme des chroniques romanesques, des contes populaires. C'est déjà mieux – mais ce n'est pas encore tout à fait cela. Si Leskov paraît utiliser, en effet, un langage qui restitue au plus près la vraie façon de parler des gens simples, des gens du peuple, ce n'est qu'une merveilleuse illusion, un génial artifice : en fait, il invente une langue, il fabrique un vocabulaire qui font vrai, qui fleurent bon la campagne – on croirait entendre ses personnages, mais les mots qu'il met dans leur bouche ne sont pas des mots vulgaires, des mots ordinaires. Ce sont des inventions langagières, purs produits de son extraordinaire créativité. C'est le style Leskov, à nul autre pareil.

On devine, dès lors, la difficulté – et parfois même l'impossibilité – dans laquelle se trouvent les traducteurs à en restituer toute la saveur : cela aussi explique en partie la méconnaissance de son œuvre en France.

La construction de ses récits n'est pas non plus habituelle. On y trouve souvent, emboîtés les uns dans les autres, un peu comme des poupées russes, plusieurs discours qui s'entremêlent, se complètent, se répondent. Il y a, d'abord, la voix du personnage principal, inoubliable par sa truculence, sa verve, son bagout, dans laquelle s'imisce ici ou là celle du narrateur, qui tantôt la cède à d'autres acteurs de l'histoire qu'il raconte.

Je me rends bien compte que mes explications sont plus embrouillées que ne le sont les narrations de Leskov. Son œuvre est si originale, si unique qu'elle est, en effet, indéfinissable : il faut la lire, tout simplement.

La plus connue est une de ses toutes premières œuvres, « Lady Macbeth du district de Mtsensk », publiée en 1865 dans une revue

de Saint-Pétersbourg.⁽⁶⁾ Une des raisons de cette relative notoriété internationale est que l'épouvantable histoire qu'y rapporte Leskov (une jeune femme, qui s'ennuie dans sa petite province, n'hésite pas à commettre des crimes pour pouvoir épouser son amant) a inspiré à Chostakovitch un opéra, joué à Leningrad en janvier 1934 – avant d'être taxé d'œuvre pornographique (*sic*) par les autorités soviétiques en proie au délire stalinien. Il fallut attendre près d'un quart de siècle pour que Chostakovitch puisse la faire jouer à nouveau, mais dans une version aseptisée et sous un autre titre (« Katerina Ismaïlova »). Et attendre un bon quart de siècle encore avant qu'elle soit enfin représentée à Paris, à l'Opéra Bastille, en 1992 (sous la baguette du maestro Myung-Whun Chung).

Il y a aussi, si l'on veut, un peu de « pornographie » dans une des nouvelles de Leskov parmi mes préférées. Publiée en 1885, elle a pour titre un peu bizarre « Psychopathes d'autrefois »⁽⁷⁾ et met en scène un personnage haut en couleurs, comme Leskov excelle à les inventer (Inventés ? Pas tant que ça !). Le gaillard, Stéphane Ivanovitch Vichnievski, est un propriétaire aisé, ayant « des allures d'athlète et de preux, il possédait un grand sens de l'hospitalité, tout en étant un despote affreusement débauché, mais cultivé [...] Il s'habillait à l'ukrainienne, buvait beaucoup et ne mangeait, dit-on, que de la viande d'ours ». Autre caractéristique : « ses penchants immoraux concernant les femmes ou, pour être sans doute plus exact, pour les fillettes. »

Stéphane avait épousé une dame cultivée, Stépanida Vassilievna, issue d'une très bonne famille. « Elle adorait son époux », au point de s'arranger pour satisfaire les fantasmes et les appétits, pourtant insatiables, de son mari. Mieux encore : « non seulement elle cajolait et dorlotait les favorites qu'elle lui choisissait, mais elle s'occupait aussi de leurs enfants qui [...] naissaient en grand nombre, et elle les élevait ».

Cette sainte femme avait d'autres qualités encore : elle partageait avec son cher époux une passion pour les chevaux. « Le spectacle préféré de Vichnievski, raconte Leskov, était un beau troupeau de chevaux au milieu duquel se déplace un étalon puissant et superbe. Même quand il entendait de loin un hennissement, Stéphane Ivano-

6. Traduite en français pour la première fois en 1939 par Boris de Schloezer, sous le titre de « Lady Macbeth au village », cette œuvre connaîtra de nombreuses versions, affublées de titres changeants : « Lady Macbeth du district de Mzensk » (par Jean Leclère, en 1946), « Lady Macbeth de la paroisse de Mzensk » (par Irène Tateossov, en 1946 également), etc. L'orthographe de la localité où Leskov situe son drame oscillera aussi, entre Mtsensk et Mzensk, au gré des règles changeantes de la transcription.

7. Excellamment traduite par Bernard Kreise (édition Ombres, Toulouse, 1999).

vitch s'arrêtait, tandis que son visage prenait une expression de bien-être béat... Ses yeux, sans être gênés, semblait-il, par la distance, discernaient le cheval, aspirant l'air à travers ses naseaux et sa bouche entrouverte, avec son dos tendu, agité et vibrant de passion...

– Tu entends, Stépanida Vassilievna ?

– Oui, mon ami.

Et, heureuse de tout ce qui pouvait procurer du plaisir à son mari, elle exprimait, elle aussi, son bonheur... Et Stéphane Ivanovitch l'appréciait. »

On a là un échantillon de ce pourquoi j'aime tant cet écrivain. Non, pas seulement à cause de sa passion pour les chevaux ou pour les jeunes filles. Mais à cause de son incroyable talent à décrire, à raconter, à faire sentir la Russie profonde – la Russie dans laquelle je me sens bien, et dont il est lui-même issu.

Nikolaï Semionovitch Leskov est né à la campagne, dans un village de la province d'Orel, à trois cents et quelques kilomètres au sud de Moscou. Il y a fait ses (brèves) études, qu'il a dû interrompre, à l'âge de seize ans, son père ayant été ruiné par un incendie de la propriété familiale. Le jeune Leskov ne retournera jamais à l'école : à peine fréquentera-t-il l'université, comme étudiant libre, lorsqu'il trouvera un emploi à Kiev.

Après cinq ou six années d'une vie un peu désordonnée dans cette ville, il accepte l'offre du mari d'une de ses tantes – un Britannique – de venir le seconder dans la gestion d'un vaste domaine situé à Raïskoye, un village de la province de Penza, perdu quelque part entre la région d'Orel et la Volga. Envoyé en mission par son oncle aux quatre coins de l'Empire, il s'initie aux réalités de cette Russie rurale encore terriblement arriérée et souvent récalcitrante à tout progrès. Il y fréquente les catégories de population les plus variées : cochers, marchands, prêtres, pèlerins, aventuriers en tous genres et de toutes origines. Il y croise les peuples les plus divers : Tatars, Bachkirs, Kal-mouks, Mordves, Tchouvaches, qui occupent des contrées proches de la Volga. Il utilise toutes les sortes de moyens de transport disponibles, et loge là où on veut bien l'accueillir – auberges, monastères

ou écuries. Observateur au regard aigu, à la fois bienveillant et impietoyable, rien ne lui échappe. C'est au cours de ces pérégrinations qu'il accumulera les notations qui alimenteront ses futurs récits, qu'il rencontrera ces types d'hommes dont il brossera ultérieurement de pittoresques portraits.

Toute son œuvre se nourrit ainsi de la réalité humaine, trop humaine – mais ce n'est pas pour autant qu'on peut parler à son sujet de réalisme : chez Leskov, la réalité prend toujours une dimension fabuleuse.

Toute sa vie, l'écrivain continuera ainsi à puiser son inspiration dans des expériences vécues au cours de ses voyages. En juin 1872, par exemple, la quarantaine passée mais n'ayant pas encore connu la gloire, Nicolas part visiter les monastères de la Russie du Nord – probablement pour mieux s'informer sur les idées qui y circulent et les mœurs qui y règnent. Les questions cléricales l'ont toujours beaucoup intéressé. Il y consacrera d'ailleurs de nombreux textes, qui n'auront pas toujours l'heur de plaire au Saint-Synode. Il se rend, cette fois-là, à Valaam, un des plus anciens et des plus célèbres monastères de la région, construit sur une des îles du lac Ladoga. C'est là que lui vient l'idée⁽⁸⁾ d'écrire une de ses plus célèbres chroniques romanesques. En tout cas, ma préférée parmi mes préférées : « Le Vagabond enchanté ».

8. Décidément, le lac Ladoga est source d'inspiration. C'est là que Curzio Malaparte situe, en effet, une des scènes les plus fantastiques que j'aie jamais lues. Elle est extraite de son chef-d'œuvre, « Kaputt » (Denoël, 1946). Cela se passe au cours du terrible hiver 1942, dans le froid glacial de la Carélie. Les troupes finlandaises et russes se font face, de part et d'autre du lac (le plus grand d'Europe). Les Finlandais parviennent à incendier la forêt dans laquelle se camoufle l'artillerie soviétique. Fous de terreur, les chevaux – ils étaient presque mille – se précipitent alors dans le lac en train de geler. « Serrés entre l'eau et la muraille de feu, tout tremblants de froid et de peur – écrit Malaparte – les chevaux se groupèrent en tendant la tête hors de l'eau. Les plus proches de la rive, assaillis dans le dos par les flammes, se cabraient, montaient les uns sur les autres, essayant de se frayer passage à coups de dents, à coups de sabots. Dans la fureur de la mêlée, ils furent pris par le gel. » Le lendemain (mais là, je crois que Malaparte invente) on découvrit « un effroyable et merveilleux spectacle [...] Le lac était comme une immense plaque de marbre blanc sur laquelle étaient posées des centaines et des centaines de têtes de chevaux. Les têtes semblaient coupées net au couperet. [...] Près du rivage, un enchevêtrement de chevaux féroce ment cabrés émergeait de la prison de glace. »

Ma préférée pourquoi ? Pour mille raisons. La première est qu'on y voit des chevaux à (presque) toutes les pages. Le héros de l'aventure, en effet, est un ancien « connaisseur ».

C'est quoi, un « connaisseur » ?

On ne va pas tarder à le savoir.

L'histoire commence sur un bateau qui cabote d'île en île sur le lac. Pour tuer le temps, des passagers engagent la conversation. L'un d'eux, qui jusqu'à présent s'en était tenu à l'écart, prend soudain la parole. C'est « un homme de haute stature, visage franc, teint basané, à l'épaisse chevelure bouclée d'un gris couleur plomb ». Il paraît avoir dépassé la cinquantaine et porte des vêtements de moine. Pourtant, note Leskov, « il ne semblait pas fait pour la soutane ; on le voyait plutôt monté sur un cheval, courant à travers bois ». Et, précise-t-il, « il n'était pas besoin d'être grand observateur pour deviner en lui un homme qui avait beaucoup vu et, comme on dit, beaucoup vécu ».

Le bonhomme dit s'appeler Ivan Sévérianovitch Fliaguine. Il s'exprime d'une belle voix grave. Ses propos captent l'attention. Très vite, il est au centre de la conversation, mais son accoutrement intrigue. On lui demande qui il est.

– Vous avez déjà servi dans l'armée ?

– Oui.

– Tu as été sous-officier ? questionne un marchand.

– Non, pas sous-officier.

– Alors quoi ? Matelot ? Soldat ? Magasinier ?

– Non : j'étais « connaisseur ».

Devant la perplexité de son auditoire, le mystérieux orateur se lance alors dans une longue explication : « Connaisseur, c'est-à-dire expert en chevaux, attaché au service de la remonte : je conseillais les officiers dans leurs achats. J'ai ainsi choisi et monté des milliers de chevaux. J'ai dressé de vraies bêtes sauvages, des bêtes qui se cabraient, par exemple, puis se renversaient soudain de tout leur poids en arrière, risquant ainsi d'écraser la poitrine du cavalier contre l'arçon de la selle ; mais avec moi, pas une seule de ces bêtes ne réussit son coup ».

On lui demande, bien sûr, comment il s’y prend. Leskov, prenant plaisir, comme à son habitude, à mêler fiction et réalité, se met alors à raconter, de façon désopilante, comment son héros eut à confronter sa méthode à celle d’un expert anglais, un dénommé Rarey, qui avait été appelé à Moscou pour essayer de venir à bout d’un cheval réputé indomptable.

Ce Rarey a bel et bien existé. Il se prénommaient John Salomon. Il n’était pas Anglais, mais Américain. Il avait mis au point une technique, dont il conserverait soigneusement le secret⁽⁹⁾, pour amadouer en un temps record les chevaux les plus difficiles. Ayant acquis dans son pays, l’Ohio, une réputation de magicien, il fut invité, dans les années 1857-1858, à exercer son art un peu partout en Europe : en Angleterre, en France et même en Russie, en effet. Dans sa narration, Leskov tourne en dérision ce pauvre Rarey. Il en fait un personnage ridicule, à la fois violent, vénal et peureux. Mais c’est pour mieux mettre en valeur, sans doute, les qualités de son propre héros, qui utilise pourtant lui aussi des procédés d’une brutalité inouïe, sans que cela l’empêche de déclarer son amour pour les chevaux, et d’être persuadé de la réciproque : « le cheval est intelligent, il sent à qui il a affaire et ce qu’on pense de lui », dit-il avant d’ajouter : « moi, par exemple, tous les chevaux m’aiment et me comprennent ! »

Plusieurs autres épisodes illustrent bien ce mélange de brusquerie et de tendresse, de grossièreté et de finesse, de sauvagerie et de sensibilité qui caractérise non pas seulement le personnage de Leskov mais le Russe en général, le paysan russe en particulier. Qu’on en juge : « Je suis né serf, raconte Ivan Sévérianovitch. Mes parents appartenaient à un comte, propriétaire de vastes domaines dans la région d’Orel ». [On voit bien que Leskov évoque ici des lieux et des situations qu’il a connus.] « Je passai toute mon enfance aux côtés de mon père, à l’écurie, auprès des chevaux ; et c’est là que j’acquis le secret de la connaissance des animaux et que j’appris à aimer le cheval ; car, étant encore tout petit, je rampais à quatre pattes entre les jambes des chevaux et ils ne me faisaient aucun mal. Et plus tard, lorsque je fus plus âgé, nous devînmes tout à fait amis [...] Le comte achetait

9. Pressé de toutes parts de révéler les secrets de sa méthode, J.-S. Rarey a tout de même fini par écrire un petit traité sur « L’art de dompter les chevaux », dont une version française est parue en 1858, chez Dentu, libraire à Paris. J’ai réédité cet ouvrage, devenu introuvable, en 1996, dans une collection, *caracole*, que j’ai créée en 1986 aux éditions Favre (Lausanne), précédé d’une préface dans laquelle je m’appuie sur les commentaires d’un autre magicien du débouillage, le célèbre cascadeur Mario Luraschi.

des chevaux sauvages par troupeaux entiers, très bon marché. C'étaient des animaux terribles. Aussitôt arrivés chez nous, on se mettait à les dresser. Ils résistaient avec rage. Réunis au milieu de la cour, tout surpris, frémissants, toujours prêts à bondir, la seule vue des murs suffisait à les effaroucher, et ils ne cessaient de regarder le ciel, tels des oiseaux. Si bien que la pitié parfois vous saisissait pour certains d'entre eux, car vous voyiez que le pauvre était déjà tout prêt à s'envoler ; mais hélas ! il n'avait pas d'ailes... Pour commencer, un tel cheval se refuse obstinément à boire ou à manger, alors il maigrit, il se dessèche, jusqu'à ce qu'il perde toutes ses forces et crève. Il nous arrivait parfois de perdre ainsi plus de la moitié de ceux que nous avions achetés, surtout si c'étaient des chevaux kirghizes. Ceux-là, ils aiment trop la liberté des steppes. Mais alors, ceux qui s'accoutumaient et restaient en vie – parmi eux on en estropiait pas mal aussi en les dressant, car il n'y avait d'autre moyen contre leur sauvagerie que la sévérité – ceux qui parvenaient enfin à s'habituer, ceux-là, en revanche, formaient une véritable élite, et aucun cheval né dans un haras ne pouvait les égaler ».

Ce connaisseur de chevaux est quand même un drôle de moine ! Son auditoire – les passagers du bateau sur lequel il se rend de monastère en monastère – le presse de questions. Il ne se fait pas prier. Puisqu'on le lui demande, il raconte sa vie. Une vie chaotique (et cahoteuse), composée de mille rencontres, mille aventures, mille péripéties, tantôt comiques, tantôt tragiques – dans lesquelles les chevaux ne sont jamais très loin – que Leskov nous rapporte avec un entrain irrésistible et un bonheur évident, promenant son personnage à travers cette Russie qu'il connaît bien, pour l'avoir lui-même sillonnée de long en large. Les tribulations de ce « Vagabond enchanté » ne sont pas, toutefois, qu'une incohérente et vaine agitation dépourvue de sens. Elles ne sont, en fait, que l'apparence extérieure d'un itinéraire plus ou moins spirituel, qui mène un homme, à travers toute une série d'épreuves, vers son destin.

Bien qu'aucun des nombreux exégètes de l'œuvre de Leskov, à ma connaissance, n'ait émis cette hypothèse, il me paraît plus que

probable que lorsqu'il s'est lancé, au cours de l'été 1872, dans la rédaction de cette extraordinaire histoire, il avait lu les « Récits d'un pèlerin russe », parus deux ans auparavant.

Ces « Récits », dont le véritable auteur est inconnu, constituent un des plus beaux textes spirituels de l'orthodoxie russe. Et, sous une apparence modeste, un des plus importants – car il permet d'entrevoir une des manifestations les plus originales et les plus intéressantes de la religiosité russe : le vagabondage mystique, le pèlerinage sans fin, l'errance perpétuelle, dans le dépouillement, à la recherche de la sainteté et, finalement, du salut éternel.

La véritable origine de ces « Récits », surgis soudain à Kazan, en 1870, reste douteuse. Certains prétendent qu'il ne s'agirait que du recopiage d'un manuscrit ancien, rédigé par un mystérieux moine russe parti finir sa vie dans un des monastères du Mont Athos, en Grèce. Pour d'autres, ils seraient dûs à « un paysan de la province d'Orel » (troublante coïncidence), dont les propos auraient été plus ou moins arrangés par Théophane le Reclus, un ermite de la seconde moitié du XIX^e siècle, auteur d'une abondante littérature religieuse.

La vérité est... qu'on n'en sait rien. Et d'ailleurs, peu importe ! Les quatre principaux textes qui les composent ⁽¹⁰⁾ constituent un trésor dont il importe peu de connaître la provenance exacte. Ils racontent avec une merveilleuse fraîcheur et une touchante sincérité les déambulations d'un brave homme, qui se définit lui-même comme « chrétien, par actions grand pécheur, par état pèlerin sans abri, de la plus basse condition, toujours errant de lieu en lieu. Pour avoir, j'ai sur le dos un sac avec du pain sec, dans ma blouse la sainte Bible et c'est tout ».

À lire ses aventures, on retrouve tous les personnages archétypiques de cette Russie rurale du XIX^e siècle, tels qu'on les a déjà rencontrés dans les romans de Tolstoï ou les nouvelles de Tchekhov, mais on découvre surtout un aspect fondamental de la piété populaire, profondément ancrée dans la vieille Russie. Par sa simplicité, l'auteur de ces « Récits » offre, en effet, un exemple attachant de ces mystiques innombrables qui, à l'époque, sillonnaient, souvent en

10. Ces quatre récits seraient en fait... sept. Les quatre premiers – les plus connus – ont été souvent édités et réédités en français. Une première traduction en a été proposée en 1928, reprise et adaptée récemment par les éditions Albin Michel (avec les commentaires de Gleb Pokrovsky, 2007). Une seconde version a été proposée en 1947 par Jean Laloy : c'est celle qu'utilisent aujourd'hui encore les éditions de la Baconnière (collection *Livre de vie* n° 63) et les éditions du Seuil (collection *Points-Sagesse* n° 14).

En 1976, l'abbaye de Bellefontaine a fait traduire trois textes additifs, retrouvés tardivement à Optino (célèbre ermitage qu'ont fréquenté Gogol, Dostoïevski, Tolstoï et autres grands intellectuels du XIX^e siècle), et publiés pour la première fois en Russie en 1911 (« Le pèlerin russe : trois récits inédits ». Collection *Points-Sagesse* n° 19).

haillons, les « immenses espaces de la sainte Russie, marchant d'un monastère à un autre, d'une fontaine miraculeuse à un lieu saint, d'un staretz [conseiller spirituel] aux reliques d'un thaumaturge, vivant de mendicité et de l'hospitalité des gens pieux, en quête du royaume du ciel ».⁽¹¹⁾ Ignorer ce phénomène, c'est s'exposer non seulement à ne rien saisir de la complexité de ce qu'on appelle l'âme russe – mais aussi passer à côté de la signification profonde de la nouvelle de Leskov. C'est risquer, aussi, de ne pas bien comprendre l'histoire d'un autre personnage extraordinaire, un vrai, celui-là : l'illustre Raspoutine.

On a souvent du mal à s'expliquer ici comment un simple moujik illettré et débauché a pu devenir le conseiller très écouté de la haute aristocratie, au point de jouer un rôle éminent à la Cour – et contribuer peut-être à la chute de l'Empire. Pour les Russes, pour ceux qui ont approché la spiritualité russe, et compris l'importance qu'y occupent ces vagabonds mystiques, l'itinéraire d'un Raspoutine n'a rien de vraiment incompréhensible.

Grigori Efimovitch Raspoutine est né en 1872 – l'année même où Nicolas Leskov a commencé à imaginer le personnage de son « Vagabond enchanté ». Comme ce dernier, c'était, à sa manière, un « connaisseur ». Comme ce dernier, il a vécu – une trentaine d'années après lui – d'étonnantes aventures, qui on fait longtemps l'objet de rumeurs et, souvent, de fantasmes. Était-il un saint ou un démon ? Un mage, doté de réels pouvoirs, ou un imposteur profitant de la naïveté et de la faiblesse (quand ce n'était pas de la vertu) de ses adeptes – des femmes, en général ?

On en sait un peu plus depuis une dizaine d'années. Très précisément depuis la parution d'un ouvrage monumental (600 pages), dû à l'historien et dramaturge russe Edvard Radzinsky, « Raspoutine, l'ultime vérité » (JC Lattès, 2000). Le titre est un peu excessif, car bien des zones d'ombres subsistent encore dans la vie de ce personnage à la fois effrayant et fascinant. Du moins son livre en éclaire-t-il quelques-unes, grâce aux documents inédits auxquels il a eu accès.

11. Description due à Alla Gouraud, extraite du chapitre consacré à l'orthodoxie russe qui conclut le beau livre de Olivier Martel, « L'Âme russe » (textes de Dominique Fernandez, éditions Philippe Rey, 2009).

Bref rappel: trois mois après l'assassinat de Raspoutine, et sept mois avant la révolution, le tsar Nicolas II abdique (mars 1917) et laisse la place à un gouvernement provisoire, qui met aussitôt en place une « Commission d'enquête extraordinaire en vue de l'établissement des actes illégaux accomplis par les ministres et autres responsables du régime tsariste ». Une des premières préoccupations des enquêteurs est d'élucider le rôle exact de Raspoutine. Des dizaines de témoins sont entendus. Leurs dépositions sont dûment signées par leurs auteurs.

Lorsqu'en octobre, les bolcheviques renversent ce gouvernement provisoire et s'emparent du pouvoir, une grande partie des comptes-rendus de ces interrogatoires disparaît (mystérieusement) pour ne réapparaître (miraculeusement) qu'en 1995, lors d'une vente aux enchères de vieux papiers... chez Sotheby's. Achetés pour une bouchée de pain par le célèbre violoncelliste Rostropovitch, qui les confie aussitôt à Radzinsky, ces documents ont une valeur historique inestimable. Ils se composent de plus de cinquante témoignages de toute première importance.

Je n'en évoquerai qu'un seul. Celui d'un simple paysan de Pokrovskoye, le village natal de Raspoutine (district de Tioumen, province de Tobolsk). Il s'appelle Kartavtsev. Il a bien connu le jeune Grigori Efimovitch: un garnement qui lui a même chapardé des piquets de clôture – avant de lui voler, avec une bande de copains, une paire de chevaux.

Cette histoire de chevaux marquera d'ailleurs un tournant dans la vie de Raspoutine: une sorte de révélation, de conversion.

En effet, il semble qu'après ces chapardages, le jeune Raspoutine soit soudain devenu sage comme une image. Pour Kartavtsev, cette métamorphose serait tout simplement due à la raclée qu'il lui administra après ses rapines. Pour Radzinsky, c'est beaucoup plus complexe que cela: « l'adolescent, roué de coups, avait éprouvé une joie étrange au fond de lui-même », avance-t-il. Quelque chose que plus tard Raspoutine lui-même appellera « la joie de l'humiliation ».

Toujours est-il que, du jour au lendemain, Grigori cesse de fré-

quenter les galopins de son espèce. Il arrête aussi de boire, et va jusqu'à se marier – avec une brave fille, originaire d'un village voisin, qui va lui donner trois garçons et deux filles.⁽¹²⁾ « Elle se montra d'autant plus acharnée au travail que, pour sa part, Grigori s'absentait fréquemment pour aller visiter des lieux saints », écrit Radzinsky, avant de citer les conclusions d'un des juges d'instruction de la commission d'enquête extraordinaire créée par le gouvernement provisoire, un certain Roudnev. « Dans la vie du simple paysan Raspoutine », écrit ce dernier, « s'était produit un profond bouleversement émotionnel qui avait entièrement modifié son psychisme et l'avait amené à se tourner vers le Christ. »

Sans aller jusqu'à en conclure que ce sont les chevaux qui, d'une certaine manière, ont déclenché la conversion de Raspoutine, on peut tout de même souligner leur importance centrale dans la vie aventureuse du thaumaturge.

Selon certains biographes, le père de Raspoutine aurait été, entre deux beuveries, marchand de chevaux, maquignon, ou quelque chose d'approchant. Selon d'autres, Grigori, étant jeune, gagnait sa vie en faisant le taxi, utilisant sa propre télègue, attelée à ses propres chevaux, pour amener des clients d'un village à l'autre. « Ainsi emmenait-il un jour, raconte Radzinsky, un étudiant en théologie, Meleti Zborovski, futur évêque et recteur du séminaire de Tomsk. En chemin, les deux hommes parlèrent de Dieu. » C'est après cette rencontre que Raspoutine aurait commencé sa carrière de pèlerin errant. Il se rendit d'abord (à pied, bien sûr) dans les monastères de la région, puis de plus en plus loin : Kiev, Moscou, Saint-Pétersbourg. Lorsqu'il revenait chez lui, où les villageois, se souvenant de ses années de débâche, se moquaient de sa soudaine conversion, il préférait se cacher pour prier, et se réfugiait dans une espèce d'oratoire qu'il avait aménagé dans le sous-sol... d'une écurie !

Raspoutine lui-même évoque cette curieuse salle de prière souterraine dans le récit qu'il fit plus tard de ses déambulations spirituelles.

Ce récit, intitulé « La Vie d'un pèlerin éprouvé » est un texte si étrange – et si important – qu'il mérite qu'on s'y arrête. C'est après

12. D'après certains historiens, l'une d'elles, Maria, serait devenue « dresseuse de chevaux » dans un cirque.

Bonne occasion de rappeler que la célèbre écuyère Eva Shakmundès, qui fit, dans les années 1990, les beaux jours du théâtre Zingaro, montait un magnifique percheron gris de 980 kg qu'elle avait baptisé... Raspoutine (!)

en avoir entendu la narration, de la bouche même de Raspoutine, que la tsarine aurait demandé qu'on en conserve une transcription. À moitié illettré, Raspoutine aurait été incapable de la rédiger seul, aussi un scribe anonyme prit-il note, en mai 1907, sous la dictée de l'intéressé, de cette étonnante confession. Il s'agit d'une transcription apparemment très fidèle, si l'on en juge par le style. « On y trouve un univers singulier – naïf et merveilleux – qui rappelle les tableaux primitifs, exprimé dans un russe ancien, à la fois fort et tendre », dit Radzinsky – avant d'ajouter : « j'imagine l'enchantement qu'éprouvaient ceux qui écoutaient ce discours, qui voyaient ces yeux perçants de loup et ces mains magnétiques dont il effleurait habilement ses interlocuteurs tout en parlant. »

Pour évoquer le texte de Raspoutine, Radzinsky utilise, on le voit, les mêmes termes qu'utilisent ceux qui ont lu les « Récits d'un pèlerin russe » évoqués plus haut – parus une quarantaine d'années avant celui du mage. Mais, regrette-t-il, « aucune traduction ne peut en rendre le charme [...] qui nécessiterait un poète » pour en restituer toute la saveur.

Ce poète, je l'ai trouvé ! Il s'agit de mon ami franco-espagnol Antonio Garcia, plus connu dans le milieu de l'édition sous le nom de Henri Abril. Il vit et travaille à Moscou depuis plusieurs décennies. Poète lui-même, écrivant avec la même aisance en russe ou en français, il est célèbre pour sa capacité à traduire des œuvres réputées intraduisibles. Grâce à lui, des auteurs aussi difficiles que Serge Essénine ou Ossip Mandelstam sont devenus accessibles au public français.⁽¹³⁾ Je lui ai demandé de se rapprocher le plus possible de la langue de Raspoutine. Il a accepté le pari, et s'en est sorti admirablement, comme on s'en apercevra en lisant ce texte, jusqu'ici inédit en français (voir Annexe 1, à la fin du présent ouvrage).

Les problèmes de traduction, c'est vrai, n'ont pas manqué. À commencer par le titre. Le transcripteur du récit l'a intitulé « Jitiye opitnogo strannika ». Trois mots, trois problèmes. Le premier aurait pu être traduit par *hagiographie*, tant il est généralement utilisé pour raconter la vie d'un saint. Mais sanctifier ainsi Raspoutine

13. Lire par exemple ses traductions des « Cahiers de Voronej » de Ossip Mandelstam (Circé, 1999) ou de « L'Homme noir » de Sergueï Essénine (Circé, 2005).

aurait été un peu trop culotté : nous avons donc préféré la sobriété du simple mot « Vie ».

L'adjectif *opitnogo* pouvait se traduire (comme l'ont fait Macha Zonina et Odette Chevalot, les traductrices de Radzinsky) par *expérimenté*. Henri Abril a préféré « éprouvé ». C'est, en effet, bien meilleur, ce mot évoquant à la fois celui qui a de l'expérience et celui qui a subi ou s'est soumis à une épreuve – ce qui est justement le cas du pèlerin Raspoutine.

Reste le troisième mot. Le principal. C'est là que tout se complique.

En russe, on désigne tous ces pieux voyageurs sous un nom bien précis, *strannik*, qui n'a malheureusement pas d'équivalent satisfaisant en français. Le traduire par pèlerin est acceptable lorsqu'on l'applique à l'auteur des « Récits » surgis à Kazan en 1870. Il convient encore à la rigueur lorsqu'on l'applique à un gaillard de la trempe de Raspoutine. Il ne convient plus du tout, par contre, lorsqu'il s'agit de traduire le titre de la nouvelle de Nicolas Leskov, « Otcharovannii strannik ». Sans doute parce que, dans son cas, elle indique une autre nuance, l'expression a connu mille traductions différentes, mille variantes.

Traduite une première fois dès 1892 (c'était en même temps la première traduction d'une œuvre de Leskov en français), par un certain Victor Derely, la chronique fut intitulée « Le Voyageur enchanté ». Mais un *strannik* est bien autre chose qu'un simple voyageur. Et avec l'adjectif non plus, ça ne collait pas bien : *otcharovannii* n'évoque pas vraiment l'enchantement, plutôt une forme de possession. Aussi le traducteur suivant, Boris de Schloezer, proposa-t-il, en 1925, « Le Vagabond ensorcelé », titre repris en 1947 par un troisième traducteur, Georges Arout, puis en 1951 par un quatrième, Jean-Michel Jasienko.⁽¹⁴⁾ Entre-temps, un énième traducteur, André Chedel, suggéra « Le Pèlerin enchanté » (1949), version adoptée aussi par Alice Oran et Harold Lusternik dans le recueil (non daté) proposé par les Éditions en Langues étrangères à Moscou. C'était déjà mieux, le mot pèlerin étant, c'est vrai, plus fidèle à l'esprit du mot *strannik* que les mots voyageur ou vagabond. Mais c'est une quatrième variante qui

14. C'est sous ce titre que le théâtre du Châtelet a présenté (en novembre 2010) l'opéra de Rodion Chtchedrine inspiré de l'œuvre de Leskov (sous la baguette du maestro Valery Gergiev).

finit par s'imposer, lorsque Gallimard retint « Le Vagabond enchanté » pour l'édition poche (*folio* n° 1399) de quatre nouvelles de Leskov.⁽¹⁵⁾

Toutes ces hésitations prouvent au moins une chose : l'extraordinaire richesse – et l'extraordinaire complexité – de l'expression utilisée par Nicolas Leskov. Chacune des manières de la traduire se défend⁽¹⁶⁾, mais aucune, en vérité, ne me satisfait. Bien que ne pratiquant pas, hélas, le russe, je ressens l'inadéquation, l'erreur, le contresens. Et même, pourquoi ne pas le dire, la trahison. Chez Leskov, l'étrange moine qui raconte ses aventures n'est pas un vagabond : il ne divague pas, il suit son chemin. Il n'est pas non plus un pèlerin véritable : il ne se rend pas « en pèlerinage » en un lieu précis. Il pérégrine.

Voilà, je crois, le mot juste : pérégrin. À la fois proche et lointain du mot pèlerin. Mon vieux Larousse (1966) le définit comme une personne libre. Cela me convient assez bien. Quant à l'adjectif, à toutes ces notions d'ensorcellement, d'envoûtement, d'enchantement, je préfère celle de l'émerveillement. Je le préfère parce qu'il contient le mot *merveilleux*, dont j'aime le double sens : ce qui suscite l'admiration, qui surprend, qui étonne – mais aussi (et surtout) ce qui est miraculeux, surnaturel. Il y avait du merveilleux dans la littérature de notre Moyen Âge à nous : les spectacles qu'on donnait alors s'appelaient d'ailleurs des miracles. Voilà pourquoi j'ai décidé que « Le Pérégrin émerveillé » était la seule façon correcte sinon de traduire, du moins de comprendre Leskov. À quoi on pourra m'objecter que, n'étant pas traducteur qualifié, mon opinion n'a sinon aucun intérêt, du moins aucune légitimité, aucune validité. J'accepte la remarque. Je la prends en compte : eh bien, puisqu'on ne veut pas de ce titre pour Leskov⁽¹⁷⁾, je me le garde pour moi !

15. Outre « Le Vagabond enchanté », cette édition, préfacée par Jean-Claude Marcadé, et annotée par Sylvie Luneau, propose la traduction (par Boris de Schloezer) de « Lady Macbeth au village », « L'Ange scellé » et « Le Chasse-Diable ».

Une excellente et très complète bibliographie des œuvres de Nicolas Leskov traduites en français a été établie par Bernard Kreise et publiée en fin du volume réunissant ses traductions de trois nouvelles : « Psychopathes d'autrefois », « Idée-Fixe » et « L'Artiste en postiches » (Éditions Ombres, Toulouse, 1999).

16, 17. [Lire page ci-contre.]

16. Ensorcelé ou enchanté, le vagabond de Nicolas Leskov a une nombreuse descendance. Je n'en ai pas établi une généalogie exhaustive, mais, pour m'en tenir ici à ceux qui ont croisé ma route, j'en citerai trois (ou quatre).

Il y a d'abord « Le Vagabond des étoiles » de l'illustre Jack London, dans lequel il raconte, lui aussi (mais juste en passant), comment on débouresse un cheval sauvage. Ce texte, édité à Los Angeles en 1915, est disponible en français dans la collection *Libretto* des éditions Phébus (2000).

Il y a aussi « Le Vagabond sentimental » de Albert t'Sterstevens, grand amateur de flibuste et d'aventures (Albin Michel, 1923).

Il y a la charmante biographie que Albert Flament a consacrée à La Malibran, cette trop intrépide diva du XIX^e siècle morte des suites d'une chute de cheval, sous le titre « L'Enchanteresse errante » (Flammarion, 1937).

Il y a, enfin, l'excellent Georges Picard auquel – quel repos ! – il n'arrive jamais « rien », mais pour qui « tout » est intéressant. Son « Vagabond approximatif » (José Corti, 2001) est un petit chef-d'œuvre. Parmi mille autres choses, j'y ai pioché cette citation de Lie-Tseu qui me plaît beaucoup : « le but suprême du voyageur est d'ignorer où il va ». Très bonne définition du pérégrin !

À signaler aussi le livre de la journaliste franco-indienne Minlu Sen, témoignage et reportage sur une sous-caste de musiciens ambulants de l'ouest du Bengale, qu'elle appelle en hommage, peut-être, à Leskov, « Les Vagabonds enchantés » (Hoëbeke, collection *Étonnants voyageurs*, 2011).

Je ne saurais achever ce bref inventaire sans raconter à quoi on a échappé. En 1995, Bartabas, pris d'une forte démangeaison cinématographique, m'avait demandé de lui écrire une histoire dont il pourrait faire un film. Je m'exécutai, en racontant l'évasion d'un violoncelliste russe qui parvenait à s'échapper d'un goulag grâce à un petit cheval à moitié sauvage. Dans mon récit (que j'avais banalement intitulé « Riboy », du nom donné par le héros à son cheval), j'évoquai en note la nouvelle de Leskov. Le titre de cette nouvelle lui plut tant que Bartabas voulut intituler son film « Le Vagabond enchanté ». J'eus beaucoup de mal à le dissuader de ce qui m'apparaissait comme une usurpation... et d'une source de confusion : en Russie, un film – très proche du texte – avait été déjà tiré de la nouvelle de Leskov, par la réalisatrice Irina Poplavskaya. Il finit par céder à mes arguments, et intitula son film « Chamane ».

17. On ne peut pas quitter Nicolas Leskov sans raconter, au moins brièvement, ses derniers jours. Nous sommes début 1895. L'écrivain Tchekhov (dont on oublie souvent qu'avant d'être écrivain, il est médecin) rend visite à Leskov, peut-être pour célébrer son anniversaire : le 4 février, l'auteur du « Vagabond enchanté », en effet, aura tout juste soixante-quatre ans. Nicolas est patraque. Tchekhov lui propose de l'ausculter. Leskov accepte : c'est un œdème du poumon, lui annonce-t-il. Et il prévient son entourage que le malade n'en a plus pour très longtemps. Il décède, en effet, quelques jours plus tard (le 21 février). Non sans avoir eu le temps de prendre connaissance d'une nouvelle que Tolstoï (soixante-sept ans) a publiée dans *Le Messager russe*. Elle lui plaît beaucoup. Elle raconte une belle histoire dans laquelle les chevaux sont de vraies personnes. C'est « Maître et serviteur », dont il sera longuement question au chapitre 14.

